



Du délire en milieu « déconstructionniste »

■ Sujet de sa propre soumission au néant de son époque, l'« humain » de la civilisation tardive n'a plus d'histoire. Il n'est que de son temps, un temps linéaire, sans passé ni avenir, un temps voué à se dépasser sans cesse dans l'illimitation, un temps désespérément vidé de toute potentialité authentiquement émancipatrice – c'est-à-dire tout à la fois révolutionnaire et conservatrice. Ce temps, c'est le présent perpétuel que nous connaissons, infiniment rythmé par un capitalisme « lampédusien » qui a compris, depuis belle lurette, que, pour que rien ne change, il fallait nécessairement que tout bouge – et sans cesse. Pour arrimer à ses projets marchands le désir nomade et transgressif du sujet post-moderne, sa force fut de s'appuyer sur les dévastateurs apports conceptuels que lui fournit, depuis la fin des années 1970, une « avant-garde de l'arrière-garde » (Annie Le Brun) s'employant à déconstruire méthodiquement, à la « gauche » du capital, les repères d'une pensée critique élaborée depuis des siècles autour de questions aussi essentielles que l'aliénation ou l'exploitation pour les ramener à de vulgaires masques de la domination blanche et hétéronormée. Devenue dominante, cette « idéologie du néant » (Miguel Amorós) constitue sans doute aujourd'hui l'un des obstacles idéologiques majeurs à la nécessaire réélaboration d'un projet émancipateur digne de ce nom, c'est-à-dire apte à faire lien avec son passé, capable d'unifier des résistances au « monde tel qu'il ne va pas » (Chesterton) et susceptible d'être compris et assumé par le commun. Il faut donc entrer en résistance intellectuelle contre le dispositif de la déconstruction et ses mensonges performants. Sur nos bases, avec nos armes critiques et sans faiblir. C'est à cette tâche que s'est intelligemment livré Renaud Garcia dans son *Désert de la critique*, ouvrage très favorablement recensé sur ce site¹. L'entretien qu'il a accordé, en octobre 2015, au mensuel *La Décroissance*, méritait, nous semble-t-il, d'être repris ici. Il est suivi d'un post-scriptum que Renaud Garcia nous a priés d'insérer. – *À contretemps*.

[Cet entretien est précédé du chapeau suivant : « Dans les années 1970, les intellectuels pouvaient encore parler de lutte des classes et d'aliénation. En l'an 2015, ces vieilleries sont révolues. À l'université, dans Libération, au Parti socialiste ou à l'extrême gauche, le mot d'ordre de l'intelligentsia moderne est à la « déconstruction ». Tout est à déconstruire, les « stéréotypes de genre », les « normes », les « représentations »... Dans son livre *Le Désert de la critique. Déconstruction et politique* (éd. *L'échappée*), le philosophe Renaud Garcia montre en quoi les théories de la « déconstruction » sapent la critique sociale, encourageant la marchandisation et le déferlement technologique et conviennent parfaitement à une société libérale et atomisée.²]

Dans votre ouvrage, vous montrez que la « déconstruction » est devenue l'impératif de la critique dite « radicale ». Que recouvre ce terme ?

On en trouve l'origine chez Derrida, l'un des grands philosophes français qui a accompagné dans les années 1970-80 les mouvements de gauche dissidents. Il a développé une méthode, la « déconstruction » : il prétendait revenir sur les grands impensés de la tradition philosophique, proposer une nouvelle lecture des textes classiques. Déconstruire un texte, pour le résumer grossièrement, c'est montrer ce qui est entre les lignes, ce que le lecteur

¹ « Dun néant critique : déconstruction et postanarchisme » : <http://acontretemps.org/spip.php?article581>

² Le titre de cet entretien est de notre rédaction.

ordinaire ne saurait pas voir, décrypter ce qui paraît clair, cohérent, argumenté, pour décentrer la pensée, quitte à aller à contre-sens. Au-delà d'une méthode d'analyse des textes, la déconstruction s'est étendue à d'autres domaines : Derrida cherchait aussi à déconstruire les institutions, à déconstruire les normes... Son œuvre a beau être extrêmement obscure, elle a été pionnière et a ouvert sur toutes les élaborations contemporaines visant à reconsidérer les rapports entre majorité et minorités.

Comment cette pensée incompréhensible pour les profanes a-t-elle pu avoir autant de succès ?

Les concepts de Derrida ont été diffusés par des universitaires, des gens qui en tant que citoyens ne font pas nécessairement preuve d'une extraordinaire lucidité critique, mais qui sont rompus à l'usage des signes, qui savent manipuler des références et briller par des discours complexes, voire confus. Quand on connaît les arcanes de la philosophie en France, on sait que ce genre de « bluff » fonctionne assez bien. En se parant des thèmes de la déconstruction, on croit se donner une crédibilité, une légitimité intellectuelle, un prestige social, parce qu'on emploie des mots compliqués, une phraséologie obscure, qui satisfait la soif de reconnaissance. Or, certains universitaires ont repris le discours de Derrida pour lui donner une application particulière et amener ses concepts vers la base. Dans les études féministes par exemple, Marie-Hélène Bourcier, une sociologue qui a reçu une formation d'élite à l'École normale supérieure, a importé le langage de la déconstruction dans un cadre militant. À l'université de Lille, elle forme des jeunes dans des ateliers *drag kings*, où des femmes « performant » – selon ses termes – le genre homme, partent dans les rues, le métro, pour provoquer la prise de conscience de la construction du genre... En plus de ce succès dans le milieu universitaire, tout un travail de diffusion a été opéré par des brochures, par une presse militante, qui peuvent aborder des sujets intéressants mais qui se retrouvent toujours dans la même orbe, avec des concepts assez ésotériques portant notamment sur la déconstruction du genre, mais aussi du langage, de la nature, du corps, de l'universel, de la raison...

En quoi cette « pensée de la déconstruction », qui se prétend subversive, a-t-elle fait le jeu du libéralisme ?

La théorie politique de ces courants porte une vision totalement pessimiste du monde social. La société, telle qu'on la connaît, est selon eux corrompue à tous ses niveaux. Le pouvoir est partout, s'infiltré partout, chez chacun d'entre nous, et il est impossible de sortir de ce piège, impossible d'atteindre un point de vue critique extérieur au champ du pouvoir. Nous ne pouvons plus proposer de vision d'une autre réalité sociale d'ensemble. Si l'on veut changer le système, selon Foucault et les postanarchistes par exemple, en opposant un autre modèle de société, on impose une vision globale qui nous mène droit au totalitarisme. C'est un raccourci absolument vertigineux, digne de n'importe quel éditorial de Christophe Barbier. Selon leurs théories, le monde social est donc totalement clos, sans échappatoire.

Ce courant est donc largement influencé par Derrida, mais encore par Foucault, Deleuze ou Guattari. Sur les questions de genre, vous avez des figures comme Judith Butler aux États-Unis, Elsa Dorlin, Marie-Hélène Bourcier, Éric Fassin, ou pour les plus « nihilistes » Marcela Iacub ou Beatriz Preciado – qui a changé de sexe, maintenant il faut l'appeler Paul. Ce sont pour la plupart des universitaires qui se prétendent dans les marges alors qu'ils ont pignon sur rue et sont soutenus par le PS, par des médias comme *Le Monde*, *Libération*... Leur philosophie est très abstraite, l'intellectuel y devient tout-puissant : les idées et la pensée commandent la réalité, lui attribuent tout son sens, le corps devient un effet du discours qu'on porte sur lui, etc. Quand on y réfléchit, cela paraît complètement aberrant, mais pourtant ces thèses sont révérees. Les penseurs de la « déconstruction » exercent un véritable magistère philosophique depuis une trentaine d'années.

Dans ce monde clos, il reste pourtant une possibilité : la fuite individuelle. Puisque le pouvoir me construit, si je suis capable de déconstruire les « dispositifs d'assujettissement » qui s'abattent sur moi, je peux essayer de ne pas faire ce qu'on attend de moi, de refuser les normes qu'on veut me faire adopter, de renverser les relations dominant-dominé. Par exemple, je ne suis pas obligé d'être soigné par l'État, de me maintenir en bonne santé, je peux faire de mon corps ce que je veux, je peux me droguer, je peux avoir des relations sado-masochistes si je le désire, je vais tenter de déplacer les sources de mon plaisir sexuel au lieu de me plier au régime conjugal ou familial traditionnel... Chacun doit être unique, et l'unique n'est jamais définissable, c'est une pâte que l'on peut modeler à sa guise. On est passé d'une critique de l'exploitation, d'une critique du pouvoir qui s'exerce sur les exploités, à une critique des normes : la critique sociale revient alors à déconstruire toute norme, à desserrer l'« étau » des règles de vie collectives, ce qui conduit logiquement à une recherche frénétique de la singularité, à une sorte d'exode pour échapper à toute contrainte. On retrouve cette position chez Toni Negri, lorsqu'il décrit les pratiques de résistance de la « multitude » contre l'« Empire ». Il faudrait se dés-assujettir, se dés-identifier perpétuellement... Mais en définitive, et peut-être en dépit des intentions de ses promoteurs, cet « idéal » politique semble totalement en adéquation avec la vision publicitaire proposée par le capitalisme : sois toi-même, fuis les codes, sois ailleurs, hybride-toi avec la technologie pour devenir autre chose que cette forme humaine dépassée... En bout de chaîne, il y a une connivence évidente avec le libéralisme.

Ces « philosophes » n'ont-ils pas abandonné le peuple ?

Il est certain qu'ils sont totalement coupés du peuple. La pensée « déconstructionniste » a quitté le terrain social, elle refuse l'analyse en termes de classes, catégories considérées comme étouffantes, oppressives ; elle ne voit que des individus. Peut-être y a-t-il chez ces intellectuels une hantise du pauvre, des simples gens, l'idée que les classes populaires nagent dans un monde rance, une France pourrie, passiste, patriarcale, conservatrice, contre laquelle il faudrait se battre... Est-ce que les gens ordinaires se posent la question de savoir quel est le régime sexuel qui va leur permettre de se dés-identifier, d'échapper aux normes ? Il suffit de poser la question pour avoir la réponse. Est-ce qu'on veut une société dans laquelle les individus ont des identités multiples, des sexualités polymorphes, mais sont incapables de parler aux gens ordinaires, de s'ouvrir au commun, incapables de se comporter comme des êtres sociaux qui mènent des actions collectives ? Les gens qui ont besoin de se reconnaître dans des symboles de justice sociale sont abandonnés par les militants de la déconstruction. D'où ce phénomène dont il ne faut pas s'étonner : l'élan vers l'extrême droite. Les intellectuels de gauche ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes : ils ont été les instigateurs de cette défection des classes populaires.

Il existe chez certains « déconstructionnistes » une véritable haine du passé, vu comme sombre, et de la nature, que Clémentine Autain qualifie de « fasciste ». Comment l'expliquer ?

« La nature est fasciste », c'est évidemment un non-sens complet, cela ne veut absolument rien dire. On pourrait plutôt soutenir que la nature n'est ni bonne ni mauvaise. Il faut prendre garde de ne pas la mythifier, comme si elle nous donnait des valeurs par elle-même, mais nous n'avons pas non plus à la diaboliser, ça n'a aucun sens. Cette citation montre surtout à quel point cette gauche entretient toujours et encore l'idéologie du progrès et de l'innovation. Pour vivre, l'homme a besoin de coopérer avec la nature. Pourquoi ne plus vouloir coopérer avec la nature ? Il y a là quelque chose comme la honte prométhéenne, la honte d'être seulement humain, d'être limité, la honte de la finitude. Concernant le rapport au passé d'une certaine gauche progressiste, il y a là un problème de culture. Vous pouvez faire semblant de maîtriser les concepts ampoulés de Butler ou de Derrida, tout en manquant de culture : le passé n'est tout simplement plus connu. Par exemple, l'idée que des

révolutions socialistes aient pu être menées au nom d'une certaine forme de conservatisme, c'est impensable dans l'esprit d'un « déconstructionniste ». Les nouvelles générations de militants ne savent plus que, dans le passé, les révoltes les plus radicales ont pu être menées par des classes, des types de population qui prônaient des valeurs qui, à leurs yeux, seraient considérées comme conservatrices. Notamment la paysannerie, tenue pour simple, arriérée, avec son esprit de clocher étouffant et patriarcal... Ou même le mouvement des droits civiques aux États-Unis, où il existait une convergence entre les luttes radicales et les religieux, comme Luther King. Chez toute une nouvelle génération de militants, il y a une abolition du passé, donc de la culture, et une absence de pensée dialectique. La binarité peut confiner à l'absurde : le passé est repeint en noir, le futur en rose, et entre les deux il n'y a rien, pas de nuance.

Cette gauche est-elle devenue le fer de lance de la marchandisation et de l'artificialisation, voire du transhumanisme ?

Si on considère que l'aliénation est un concept caduc, que nous n'avons pas de nature, qu'il est naïf de soutenir que nos potentialités sont réprimées dans la société dans laquelle nous vivons, ou encore que chacun est un « unique » (Max Stirner) luttant pour échapper à toutes normes, se dés-assujettir, adopter une sexualité hybride, devenir de moins en moins identifiable, alors la pente finale c'est en effet de se dégager de toutes les limites physiologiques et mentales, y compris en ayant recours à la technologie. Si je peux devenir tout ce en quoi je pourrais me transformer, alors je peux m'injecter de la testostérone pour devenir un homme, comme Preciado, je peux me faire une greffe pour « augmenter » mon corps (comme cet artiste « subversif » australien, nommé Stelarc, qui, en 2007, s'est fait greffer une oreille sur son bras, en attendant de la connecter à Internet) ; et selon la même logique, si je veux renverser les limites physiologiques de la filiation, si je veux avoir un enfant pour ma convenance sans passer par la reproduction naturelle, j'ai le droit d'avoir recours à une technique « émancipatrice »... Au final, ces idées ôtent toutes les restrictions au transhumanisme. Le philosophe Toni Negri et ses épigones, par exemple, revendiquent très clairement l'hybridation de l'homme avec les machines.

Le clivage entre la gauche fascinée par la technologie et la décroissance n'a-t-il pas été particulièrement révélé par le débat sur la reproduction artificielle de l'humain, où toute critique de la PMA et de la GPA était considérée comme réactionnaire, voire fasciste ?

Ce qui était terrible pendant que j'écrivais mon livre, c'est que plus j'avais dans la rédaction de l'ouvrage, plus les événements entraient en résonance. Alexis Escudero, qui a écrit contre la reproduction artificielle de l'humain sans laisser la moindre notation homophobe, qui a fait une enquête factuelle, appuyée sur des informations recoupées, a été empêché physiquement de s'exprimer dans des milieux anarchistes. Des libertaires ont été obligés de faire une pétition contre la censure et l'intimidation... dans les espaces libertaires ! Mon ouvrage n'a pas pour but de statuer sur ces « affaires », et son spectre se veut plus large, des milieux anarchistes jusqu'à la gauche de gouvernement. Mais un tel fait montre qu'à tout le moins, on a passé un seuil critique. Toute une partie de militants semble manquer de culture et ne réfléchit plus que sur des signifiants. Dès qu'ils vont voir « nature », « marchandisation », « aliénation », ils vont associer d'autres signifiants : homophobie, réaction, retour « de droite » à l'ordre moral... Les propos incroyables de l'anthropologue Jean-Loup Amselle – bien que formé sur d'autres bases que la déconstruction – mettant dans le même sac Zemmour, le Mauss, la décroissance, Michéa, Soral, Le Pen, ont l'air de faire école, en organisant la traque médiatique des supposés « nouveaux rouges-bruns »...

C'est surréaliste, on est en plein délire. On vit une époque orwellienne au possible. La critique est vraiment dans une plaine désertique, le parti pris émotif prend le pas sur l'analyse rationnelle. Alors que faire ? Est-ce qu'il faut arrêter de penser ce qu'on considère vrai sous prétexte que cela risque de « cliver » ? En matière d'éthique intellectuelle, je pense qu'il reste responsable de s'en remettre à l'idée de vérité et à un principe de charité. Il faut dire ce qui nous paraît juste, le dire de la manière la plus sincère et articulée possible, en parlant à des gens dont on suppose qu'ils sont susceptibles de réfléchir et de se rassembler. Et peut-être qu'en effet, il nous faut désormais assumer nettement un clivage et reconnaître qu'on ne peut pas créer quelque chose de commun avec toute cette critique « déconstructionniste ».

Entretien publié dans le mensuel *La Décroissance*, n° 123, octobre 2015

Post-scriptum

Renaud Garcia nous a fait parvenir la mise au point suivante.

J'ai donné, fin septembre 2015, un entretien autour de mon ouvrage *Le Désert de la critique* pour le journal *La Décroissance*, dont les thématiques me sont proches et qui m'avait déjà sollicité une fois dans le passé (numéro d'été 2014).

Cet entretien a été utilisé et reproduit quelquefois sur Internet. Les débats, présentations, discussions et commentaires engagés depuis la parution de l'ouvrage m'ont convaincu d'effectuer une petite mise au point sur ces quelques réponses, au moment où elles sont reproduites sur le site *À contretemps*.

En effet, pour que le propos soit bien clair, je voudrais préciser quatre points, qui paraîtront nets si les lecteurs ont le temps, la bienveillance et la patience de parcourir mon livre :

- 1) Le journaliste (Pierre Thiesset) me demande au début ce qu'est la déconstruction et comment on peut expliquer son succès universitaire et militant. Je tente d'expliquer ce phénomène en avançant des motifs psychologiques et symboliques, et en pointant tout de même les passerelles réelles entre spécialistes de la déconstruction et gauche de gouvernement. J'évoque donc la *dilution* d'un discours philosophique dans les sphères militantes et politiques. Ayant été moi-même biberonné à Foucault, Deleuze, Guattari et consorts, il me paraîtrait absurde de décréter que leur pensée est inconsistante ou inintéressante. Il ne s'agit donc pas d'un jeu de massacre, orchestré depuis une posture de pureté théorique. Par contre, que certaines de leurs perspectives soient, avec le recul, éminemment critiquables, et plus encore en ce qui concerne leurs émules plus ou moins médiatiques, est un autre problème. C'est celui du livre.
- 2) L'entretien aborde ensuite la question du divorce entre le peuple et les intellectuels. Thème difficile car il peut tout aussi bien nourrir un discours d'extrême droite (comme Anselm Jappe l'a souvent fait remarquer). Il est évidemment réducteur d'interpréter le reniement de la gauche par les « gens ordinaires » comme l'effet d'une simple trahison des intellectuels. Ma réponse est probablement trop lapidaire, mais j'essaie de me placer au point de vue des demandes immédiates des gens, telles qu'ils les expriment dans des manifestations, des grèves, ou même en votant : il me semble qu'elles relèvent de la question sociale. Cela ne veut pas dire que les revendications identitaires et/ou sexuelles ne sont pas importantes, mais plutôt qu'il faudrait les construire à l'intérieur de la question sociale. Les intellectuels nourris de déconstruction cités

dans l'entretien me paraissent au contraire séparer les deux enjeux, en invalidant en définitive la lutte sociale et les vieilleseries conceptuelles censées la soutenir (conflit de classes, critique de l'aliénation, sortie du fétichisme de la marchandise).

- 3) Le « manque de culture » philosophique et historique invoqué pour expliquer certaines positions de « gauche » porte notamment sur l'usage critique de notions telles que la nature, le passé ou le conservatisme. Il y a une différence entre fonder en nature les inégalités sociales et considérer qu'une certaine forme de « nature » – même résiduelle, sous l'aspect du corps propre ou du développement équilibré des tendances psychiques – fournit un ancrage critique pour s'opposer au remodelage de l'homme nouveau par n'importe quel système totalitaire – y compris le totalitarisme marchand. Il y a une différence entre restaurer le passé et faire un détour par le passé pour retirer au présent sa fausse évidence. Une différence enfin, entre la « révolution conservatrice » des années 1930, et un conservatisme révolutionnaire (dont on trouve à mon sens de nombreux témoignages sur *À Contretemps*, chez différents auteurs).
- 4) La mention d'Alexis Escudero et de son ouvrage sur *La Reproduction artificielle de l'humain* intervient en réponse à une question qui préoccupe *La Décroissance*, celle de la PMA/GPA. Je ne me prononce pas sur le fond de l'ouvrage, qui peut être critiqué pour de bonnes raisons sur certains points. C'est l'interdiction de présenter son livre en milieu libertaire qui a retenu mon attention, indépendamment de l'attitude de défi, de morgue ou de mépris dont il a pu faire preuve, et dont je ne sais rien directement. Une nouvelle fois, il y a une différence entre souligner les défauts et les maladresses d'une thèse et interdire purement et simplement le débat sous prétexte de lutter contre l'homophobie, le masculinisme, etc.

Renaud GARCIA, 25 janvier 2016.

<http://acontretemps.org/spip.php?article590>

